



Au siècle de Maupassant *La Cagnotte*

Un téléfilm de Philippe Monnier
(2009),

scénario de Gérard Jourd'hui et
Jean-Charles Tacchella, d'après
Eugène Labiche,

avec Marie-Anne Chazel (Léonida
Champbourcy), Eddy Mitchell
(Champbourcy), Philippe
Chevallier (Cordenbois).

1 h

Après *Chez Maupassant*, une nouvelle collection de films adapte les récits d'autres écrivains. Premier de la série, *La Cagnotte*, réalisé par Philippe Monnier, reprend le vaudeville de Labiche et propulse dans un Paris impérial en chantier quelques bourgeois provinciaux qui, de quiproquos en méprises, de poursuites en arrestations, de restaurants en maisons de rendez-vous, se trouvent entraînés dans des aventures calamiteuses.

La folle journée des petits-bourgeois

Français, quatrième-troisième

Des notables de La Ferté-sous-Jouarre ont l'habitude, depuis des années, de jouer toujours au même jeu de cartes et de mettre à chaque fois quelques sous pour constituer une cagnotte, jusqu'au jour où ils font les comptes : que faire de tout cet argent ? Une journée à Paris est finalement décidée, qui permettra peut-être à certains de réaliser un vieux rêve à l'insu des autres... Loin de la journée de divertissement attendue, ces petits-bourgeois déplacés hors de leur élément vont subir une série de déconvenues dues à leur maladresse, leur naïveté, et, naturellement, à la cascade de coïncidences et de méprises orchestrée par le dramaturge. Le spectateur est placé dans une position privilégiée par rapport aux personnages et à ce qu'ils ignorent de leur propre situation, ce qui lui permet de rire de chacune de leurs mésaventures, à travers lesquelles se révèle inmanquablement tout ce qui devait rester caché.

La confusion des identités

> *Relever et classer les erreurs sur l'identité des personnages. Comment la vérité est-elle révélée au spectateur ?*

- On distinguera les erreurs dues à une méprise de celles qui proviennent du mensonge d'un personnage qui veut se faire délibérément passer pour ce qu'il n'est pas.

- Les déformations volontaires de la vérité : Sylvain fait croire qu'il est élève fermier, Léonida veut se faire passer pour une « beauté ».

- Les méprises : on relèvera d'abord celle de la police sur l'identité des notables qui sont pris pour des voleurs, et leurs emplettes pour des larcins ; celle de Cocarel ensuite, qui prend Sylvain pour un employé de la soirée puis pour un jeune homme à marier, avant de ne pas reconnaître en Léonida la belle demoiselle décrite par l'annonce...

Enfin, on fera observer que la pièce de Labiche met l'accent, bien plus que le téléfilm, sur un troisième type de confusion, celle qui est due à l'aveuglement sur soi : ce qu'on croit qu'on est alors qu'on ne l'est pas – cet écart étant la définition même du ridicule. Dans la pièce, le comique de caractère n'épargne pas Champbourcy, dont le langage pompeux et la volonté de tout régenter signalent la vanité (étudier en particulier le burlesque dans la scène 3 de l'acte III) ; à l'inverse, le film accorde au personnage une certaine grandeur d'âme, lorsqu'il propose à ses compagnons de se sacrifier pour eux, à la fin.

- Il y a systématiquement un décalage d'information entre les personnages et le spectateur, ce qui met ce dernier dans une position de supériorité : il rit de la confusion de la situation, dont il a les clés. Dans la pièce, ce sont les très nombreux apartés, et quelques monologues, qui informent le spectateur de ce que pensent réellement les personnages. Dans un film, un simple gros plan sur le visage d'un acteur peut révéler la vérité. C'est le cas dans la première séquence, dans le salon de La Ferté-sous-Jouarre : le réalisateur focalise notre attention sur l'expression gênée du visage de Léonida pendant que Cordenbois lit et raille la petite annonce passée dans le journal. Le spectateur en déduit que Léonida en est l'auteur, alors que les personnages ne le remarquent pas. Léonida se confie ensuite à Blanche (et, indirectement, au spectateur), en lui disant d'où vient la lettre qu'elle a reçue et la raison pour laquelle elle veut se rendre à Paris. Cette scène n'existe pas chez Labiche : les rapports entre les personnages sont plus retors, chacun se méfie de l'autre et évite de montrer ses faiblesses.

Dans l'adaptation comme dans la pièce, c'est bien sûr l'ordre des scènes qui nous renseigne. Ainsi, Sylvain a demandé à Benjamin de lui trouver une place comme serveur : nous savons avant les personnages qu'il a déserté la ferme, vit à Paris et trompe son père. Nous pouvons donc apprécier le comique de situation lorsque Sylvain, interrogé par Colladan, doit décrire ses travaux agricoles quotidiens, dont il ignore tout.

Le registre satirique

> *Caractériser le personnage de Colladan : en quoi est-il caricatural ? Repérer le défaut commun aux personnages de La Cagnotte.*

- Le personnage comique est monomaniacque : obsédé par une seule chose, il est incapable de s'adapter à une situation nouvelle et reste enfermé dans son univers, en toute circonstance. Colladan est fermier, les travaux de la ferme sont son unique préoccupation et son seul sujet de conversation. Le personnage agit presque comme un automate ; vidé de toute personnalité, il est réduit à sa fonction. Ainsi, ce qu'il achète à Paris est un outil agricole ; lors du repas, il perturbe les autres par ses descriptions enthousiastes de la manière de tuer un porc, et dès le début, sa suggestion de prendre une jeune taupe vivante pour remédier au mal de dents de Champbourcy est saugrenue.

- Comme le titre l'indique, tout, dans la pièce comme dans l'adaptation, est centré sur l'argent. La cupidité est le trait dominant de tous les personnages, dont les manoeuvres ont pour but d'en garder le plus possible au détriment des autres. On relèvera par exemple la mesquinerie de ceux qui ont placé des boutons à la place des sous dans la cagnotte, ainsi que le stratagème mis en place par Sylvain pour recevoir l'argent de son père et le dépenser à son insu à Paris.

L'argent règle les rapports sociaux et en particulier le mariage, qui doit être une bonne affaire. Dans son annonce, Léonida précise qu'elle jouit « d'un revenu de cinq mille francs », et les tractations matrimoniales chez Cocarel se font à partir du montant de la dot de la future. Dès le début, la scène de la demande en mariage par Félix au père de Blanche est symptomatique : Champbourcy est absorbé par le compte des sous de la cagnotte et prête peu d'attention au jeune notaire.

Dans la pièce, l'entrecroisement de ces deux préoccupations parallèles est particulièrement comique et source de quiproquo : on étudiera à ce propos la scène 4 de l'acte I et son adaptation.

Rédaction Gaëlle Bebin, professeur de lettres modernes
Crédits photos France 2 / Jean Pimentel
Édition Anne Peeters
Maquette Annik Guéry

Ce dossier est en ligne sur le site de Télédoc.

www.cndp.fr/tice/teledoc/

« La pièce la plus jouée de Labiche »

Entretien avec Gérard Jourdhui

Avec Jacques Santamaria, vous êtes directeur de la collection Contes et nouvelles du XIX^e siècle après avoir été celui de Chez Maupassant. Vous avez choisi, pour ouvrir cette nouvelle série, La Cagnotte, dont vous êtes également l'adaptateur avec Jean-Charles Tacchella. Pourquoi le choix de cette pièce ?

Elle est extrêmement représentative du théâtre de Labiche. C'est sa pièce la plus jouée. Et c'est peut-être, sur toutes les scènes françaises, la pièce la plus jouée jusqu'à *Boeing-Boeing*. C'est aussi une représentation très juste de l'univers de cette petite-bourgeoisie du milieu du XIX^e siècle et de ses rêves. On y trouve tous les éléments qui ont fait le succès de Labiche, puis de Feydeau et de leurs successeurs jusqu'à Jean Poiret.

Quelles ont été les contraintes de l'adaptation ?

Il a fallu bien sûr réduire la pièce. Je ne pense pas qu'il y ait eu texte plus difficile à adapter depuis qu'on a mis en chantier ces séries. Avec Jean-Charles Tacchella, nous avons passé beaucoup de temps pour arriver à ne pas dénaturer la structure de la pièce. Les constructions chez Labiche, Courteline, Feydeau sont absolument exemplaires : vous retirez une pierre, le mur tombe !

Et puis des choix se sont imposés : faut-il travailler en plans-séquences, en champs-contre-champs ? La comédie, en principe, il faut la découper ; elle ne souffre pas le plan-séquence. Il faut ainsi conserver la vivacité des échanges des répliques et des actions.

Le film offre une galerie de portraits qui ne versent cependant pas dans la caricature à la Daumier...

Cela tient au jeu des acteurs qui se sont fait violence pour ne pas surjouer. Il fallait aller dans le sens de la méchanceté et du cynisme de la pièce sans prendre le parti d'être outrancier et trop caricatural. Pour rester proche des intentions de Labiche, nous nous sommes fondés non seulement sur ses indications de mise en scène, mais aussi sur les critiques de l'époque, très intéressantes.

Pour en savoir plus

• LABICHE Eugène, *La Cagnotte*, Le Livre de Poche, 1994.

• À voir au théâtre : la mise en scène de *La Cagnotte* par Julie Brochen au Théâtre national de Strasbourg, du 24 mars au 6 mai 2009. Informations sur le site du TNS.

<http://tns.fr/FR/733>

Eugène Labiche, l'auteur d'*Un chapeau de paille d'Italie*, est avec Georges Feydeau le plus fameux représentant du genre du vaudeville, qui s'est particulièrement épanoui en France à partir du Second Empire. Cet « art d'être bête avec des couplets », selon Labiche, est une comédie d'intrigue où tout finit bien mais dont la mécanique du rire est implacable, les portraits féroces, et la confusion à son comble. Au point que de nombreuses mises en scène souligneront la noirceur d'un univers proche de l'absurde. Le surréaliste Philippe Soupault écrivait : « Aucun écrivain français n'avait jamais osé présenter les provinciaux sous un jour aussi lugubre avec autant de brutale franchise. » Labiche, bourgeois lui-même, déclarait dans une lettre s'être « adonné presque exclusivement à l'étude du bourgeois, du philistin » ; « c'est une perle de bêtise qu'on peut monter de toutes les façons ». Dans *La Cagnotte*, en 1864, il excelle à montrer en cinq actes la mesquinerie à l'œuvre dans un monde étriqué.



Dénouements

Fiche de travail

« J'ai beau faire, je ne peux pas prendre l'homme au sérieux. » (Labiche)

On verra des écarts et des correspondances entre *La Cagnotte* de Labiche et l'adaptation filmique en comparant par exemple le traitement de la dernière scène. On pourra ainsi repérer quelques modifications qui ont été choisies délibérément. Dans les deux cas, le dénouement est heureux et tout se termine par la liberté retrouvée des personnages et un accord sur le mariage des deux jeunes gens.

Comparez le dénouement dans la pièce de Labiche (acte V, scène VII) et dans le téléfilm.

Éléments de comparaison	La pièce	L'adaptation
Époque	Sous le Second Empire (voir la didascalie au début: « De nos jours », et l'année de publication: 1864).	Sous le Second Empire (indices visuels: les costumes, la calèche, les billets de chemin de fer et l'argent, les nombreux chantiers haussmanniens dans Paris).
Résolution du problème grâce à l'arrivée providentielle d'un personnage	Félix sauve la situation en révélant que la montre volée était à lui et qu'il a fait arrêter le voleur, ce qui va permettre d'innocenter les personnages.	Félix sauve la situation en révélant qu'il a graissé la patte du fonctionnaire de police, qui abandonne les poursuites contre les personnages.
Comique de caractère: la cupidité	« Champbourcy, <i>vivement à Félix</i> . – Mon ami, ma fille est à vous! ... Avez-vous de l'argent? Félix, <i>remerciant</i> . – Ah! monsieur... Champbourcy, <i>énergiquement</i> . – Avez-vous de l'argent? »	« Félix – J'étais au chevet de ma tante Ursule, mourante, je lui ai fermé les yeux.... La plus grosse fortune de Seine-et-Marne! Je suis son héritier. [...] Champbourcy – J'étais sûr que vous étiez le gendre idéal. »
Satire des mœurs	À l'égard des petits-bourgeois de province, qui retournent avec soulagement à La Ferté-sous-Jouarre en se chamaillant exactement comme au début au sujet de l'utilisation de la cagnotte (bal, foire, dinde truffée).	À l'égard des fonctionnaires (« un fonctionnaire, ça n'apprécie guère les complications. Je lui ai glissé discrètement quelques gros billets ») et plus généralement à l'égard des Parisiens (« Quelles mœurs ces Parisiens! »).
Atmosphère joyeuse	Des couplets de vaudeville sont entonnés par les personnages à l'unisson, sur un air traditionnellement connu du public.	La bande-son fait entendre une musique très gaie et rythmée sur un air d'opérette d'Offenbach.